

sée. Comme toutes les œuvres du cycle de la Table Ronde, basées sur l'exaltation du don de soi et sur la proclamation de la rédemption par l'amour, l'*Amadis* avait un but de propagande émancipatrice, en langue vulgaire.

Les Iles Britanniques en étaient la source ; mais le courant d'idées s'étendait jusqu'en Orient, comme le prouvent les liens qui unissent les Albigeois aux Patarins.

Les Juifs avaient un intérêt direct à la diffusion des idées de liberté et, par mesure de reconnaissance, ils avaient décidé de coopérer à la consolidation de la nationalité portugaise, en l'enrichissant, lorsqu'ils commanditaient les entreprises maritimes de l'Infant Dom Henrique. Quoi qu'il en soit, il convient de retenir que l'esprit de la Table-Ronde, ancêtre certain de l'esprit révolutionnaire, favorisa l'organisation des groupements nationaux, à l'encontre de l'unitarisme romain, perpétué par le catholicisme, et il semble bien qu'il ait contribué à engendrer chez toutes les nations, qui luttent aujourd'hui contre l'autocratie, ce culte de l'honneur, sans lequel il n'est point de civilisation véritable. C'est que les raisons d'agir des nations aussi bien que des individus se trouvent toutes dans leur conception de la vie et, sur ce point, tous les peuples de l'Occident se sont adressés à leurs poètes pour cultiver les suggestions défensives du tempérament racique.

Les Portugais, en particulier, se glorifient volontiers d'être une nation de poètes. De fait, les éléments purement sentimentaux prennent parfois, dans leur vie publique, une part excessive ; mais ce n'est pas le moment de les en blâmer, puisque ces éléments sentimentaux les ont déterminés à embrasser passionnément notre cause.

Le chant et la danse n'ont jamais cessé d'accompagner chez eux les diverses circonstances de la vie profane ou religieuse, et l'on ne saurait s'en rapporter, sur ce chapitre, à de meilleurs guides que MM. Antonio Arroyo et Alfredo Pinto. L'une des trois conférences qu'écrit le dernier vient précisément de réunir sous le titre de **Songes de Beauté** s'efforce d'analyser le *sentiment musical du peuple portugais à travers son histoire*, et insiste particulièrement sur l'influence arabe, qui demeure évidente dans les *Araviás* de Beira ; mais peut-être l'éminent critique d'art musical omet-il trop délibérément de faire ressortir le caractère autochtone des *serranas* et du *villancico*, et nous croyons, pour notre part, que la chanson de *Figueiral*, à qui le Tribut des vierges sert de Thème, témoigne de l'importance particulière de l'élément musical dans les lais bretons de la Table-Ronde. Wagner, de nos jours, devait remonter à cette source en détruisant la pureté. Mais cet élément musical est si proche parent du lyrisme poétique que la *saudade portugaise* y puisa son meilleur aliment, et que les plus belles chansons d'amour en Portugal lui

doivent quelque chose. Ainsi se vérifie la justesse d'une remarque de M. Alfredo Pinto : « Presque toujours la femme est l'origine de l'improvisation poétique ». Mais la *saudade* s'est amplifiée jusqu'au mysticisme patriotique, et les *Lusiades* ont pu naître. Ainsi Guerra Junqueiro, dit João de Barros, célèbre la beauté et la grandeur héroïque de la patrie, avec une adoration égale à celle de João de Deus quand il exalte la beauté de la femme. Et cette réflexion pourrait aider à définir l'inspiration fervente et enthousiaste que manifeste M. João de Barros lui-même, dans ses nouveaux poèmes intitulés **Oraison à la Patrie**. Une sensibilité inquiète et frémissante, l'anxiété de vivre, de lutter, d'aimer, l'exaltation d'une âme généreuse, qui ne se contente pas de vouer un culte au passé, mais qui veut surtout subjuguier l'avenir, la conscience d'un grand devoir présent, le sentiment d'appartenir à une race noble entre toutes et qui doit, par son effort tenace, renaître aux songes de grandeur, donnent aux hymnes de M. de Barros une actualité saisissante. Les aspirations d'un peuple entier s'y expriment en un chœur harmonieux de voix émouvantes, et le poème prend ici un accent religieux, qui en approfondit singulièrement l'écho. M. João de Barros, qui possède la véhémence de Junqueiro, l'émotivité largement humaine de Cesario Verde, est bien de la lignée du grand Camoens.

C'est le mode majeur que M. Jaime Cortesão a également préféré pour son drame épique de **L'Infant de Sagres**, dédié aux marins de Portugal. C'est une fresque magistrale, au milieu d'accents héroïques, mais qui manque peut-être de l'atmosphère inquiétante, à la fois mystique et fataliste, du *Frei Luiz de Souza*. En revanche, une farouche grandeur cornélienne anime le personnage central de Dom Henrique, qui fut une âme de fer, cruelle à force d'aimer son œuvre, sa vocation, et la figure austère de la Patrie plane, incorruptible, au-dessus de la scène. Aux heures troubles que nous vivons, ce drame aux vers fortement frappés est une leçon très haute. Ayant épuisé ses énergies dans la plus formidable des aventures, le Portugal cherche sa résurrection au sein de l'Aventure actuelle, qui est plus formidable encore.

Jaime Cortesão nous restitue le dur visage du Navigateur, avec les traits qui nous ont été transmis à la fois par le chroniqueur Eannes de Azurara et par le peintre Nuno Gonçalves.

Pourtant, il l'humanise en cherchant à l'expliquer, et le duel est poignant qui met aux prises, dans cette âme sombre, l'amour mystique de l'œuvre entreprise, la grandeur de la patrie et la pitié fraternelle ; car le problème posé par le désastre de Tanger, c'est le choix entre la perte de Ceuta et le martyre d'un frère chéri. L'Infant ne peut fléchir et s'obstine jusqu'à chasser, la mort venant, le prêtre qui l'exhorte au repentir.